

BERNARD ALDEBERT

GUSEN II

LEIDENSWEG
IN 50 STATIONEN

VON COMPIEGNE NACH GUSEN II
über
BUCHENWALD – MAUTHAUSEN – GUSEN I

CHEMIN DE CROIX
EN 50 STATIONS

DE COMPIEGNE A GUSEN II
en passant par
BUCHENWALD – MAUTHAUSEN – GUSEN I

Bernard Aldebert

GUSEN II

Leidensweg in 50 Stationen /
Chemin de croix en 50 stations

herausgegeben vom Verein Gedenkdienstkomitee Gusen

übersetzt von Elisabeth Hölzl

mit einem Vorwort von Pierre Serge Choumoff

© Verlag Bibliothek der Provinz
A-3970 WEITRA, +43 28 56 / 3794
www.bibliothekderprovinz.at
ISBN 978-3-85252-145-9

übersetzt von / traduit par

Elisabeth Hölzl

INHALTSVERZEICHNIS

<i>Elisabeth Hölzl:</i>	Einleitung und Dank	9
<i>Pierre Serge Choumoff:</i>	Préface	12
<i>Pierre Serge Choumoff:</i>	Vorwort	17
<i>Bernard Aldebert:</i>	Avant-propos/Vorwort	18
<i>Bernard Aldebert:</i>	<i>Gusen II</i> – Chemin de croix en 50 stations	24
<i>Elisabeth Hölzl(Übers.):Gusen II</i>	– Leidensweg in 50 Stationen	26
<i>Elisabeth Hölzl:</i>	Nationalsozialistische Konzentrationslager in Österreich – das Lager Gusen als Nebenlager des Konzentrationslagers Mauthausen	
	Vorbemerkung	230
	Aufbau und Bedeutung des Lagers.....	230
	Die Lagerverwaltung	232
	Deportationen nach Gusen.....	233
	Folter und Ermordung	234
	Der Wunsch, Zeugnis abzulegen.....	235
	Sprache und Handeln	237
	Résumé	242
	Die Zeichnung, die zu seiner Verhaftung führte	246
	Biographien.....	248
	Bibliographie.....	250

*Je dédie ce livre à la mémoire de mes chers camarades
qui tombèrent et moururent obscurément sur le chemin de notre calvaire
et dont le vent a répandu pour toujours les cendres
dans le ciel noir d'Allemagne.*

AVANT-PROPOS

Buchenwald, Mauthausen, Gusen I, Gusen II, des noms d'enfers parmi tant d'autres: Bergen-Belsen, Dora, Dachau, Auschwitz, et qui s'inscrivent en lettres de sang au drapeau corsaire noir, à la tête de mort.

Des noms de victoires allemandes dans l'histoire de cette guerre que le grand Reich mena contre la civilisation, dans l'histoire du monde de tous les temps et que les hommes ne devraient jamais plus oublier.

J'ai fait le chemin de croix qui menait de Compiègne à Gusen II et j'apporte mon témoignage sur un calvaire où tant des nôtres, des meilleurs, sont tombés pour n'avoir jamais douté.

J'ai dessiné et écrit ces pages pour apporter ma contribution à l'éducation de ceux qui n'ont rien appris ou qui ont déjà tout oublié.

Je décrirai surtout le dernier camp d'extermination de Gusen II qui fut l'aboutissement de notre douloureux voyage. Aller plus loin! Ce n'était guère possible. N'avons-nous pas touché aux bornes de l'horreur?

Après les souffrances endurées, le deuil de nos camarades que nous portons ancré dans nos cœurs, qu'il nous soit permis de sourire quand nous entendons parler, déjà, du problème des deux Allemagnes.

Le peuple allemand, s'il ignorait ce qui se passait dans les camps de concentration, c'est qu'il le voulait bien, car il était fatalement renseigné par ses soldats qui furent nos gardiens en même temps que les S.S., ou par les requis civils, qui, au travail, nous commandaient et furent les témoins passifs des massacres auxquels nous étions voués.

Si nous avons trouvé quelques exemples d'humanité parmi les civils ou les militaires, ils ne sont pas assez nombreux pour racheter la somme de douleur qui nous fut infligée.

Nous avons été à l'école de la haine; si nous la portons maintenant à tout un peuple, c'est que celui-ci a agi avec trop de lâcheté et de servilité, qu'il fut – par frousse ou par cupidité – le complice ignoble de la clique de canailles qu'il s'était donnés pour maîtres.

Le concert de protestations, les »*mea culpa*«, les professions de foi qui montent maintenant d'Allemagne, ne couvriront jamais le rôle de nos frères, que nous avons encore présent dans les oreilles.

Les chapelles expiatoires, qui vont se dresser à Dachau ou ailleurs, ne nous rendront jamais nos amis. Nous connaissons mieux que tout autre maintenant, la musique allemande.

Nous ne trouverons de véritable apaisement que le jour où nous saurons que les responsables, avec ceux qui furent nos tyrans, auront expié. Nous réclamons que ces »Lagers« ou nous avons laissé 9000 des nôtres soient peuplés par ces assassins et leurs complices, qu'ils y vivent ce que nous y avons vécu et qu'ils y crèvent dans la proportion où succombèrent nos frères.

S'il est une justice — nous ne voulons pas encore en douter — que la loi du talion soit appliquée, froidement, sans passion, mais dans toute sa rigueur.

Écoutons la voix de nos morts qui réclament une vengeance.

Bernard Aldebert

(1946)

*Ich widme dieses Buch dem Andenken meiner lieben Kameraden,
die auf unserem dunklen Leidensweg fielen und starben,
und deren Asche der Wind für immer
in den schwarzen Himmel Deutschlands verstreute.*

VORWORT

Buchenwald, Mauthausen, Gusen I, Gusen II, Namen der Hölle neben vielen anderen: Bergen-Belsen, Dora, Dachau, Auschwitz – Namen, in blutigen Lettern eingeschrieben in die Piratenflagge mit dem Totenkopf.

Namen des deutschen Sieges in der Geschichte jenes Krieges, den das Deutsche Reich gegen die Zivilisation führte, Namen der Weltgeschichte, die die Menschheit nie mehr vergessen sollte.

Ich bin den Kreuzweg gegangen, der von Compiègne bis nach Gusen II führte, und ich lege Zeugnis ab von einem Leidensweg, auf dem so viele von uns gefallen sind, wahre Helden, weil sie niemals wankten.

Ich habe diese Seiten gezeichnet und geschrieben, um einen Beitrag zu leisten zur Erziehung derer, die nichts gelernt oder bereits alles vergessen haben.

Ich werde vor allem das Vernichtungslager Gusen II beschreiben, das die Endstation unserer leidvollen Reise war. Noch weiterzugehen, war kaum möglich. Sind wir nicht an die Grenzen des Greuels gestoßen?

Nach den erlittenen Qualen, der Trauer um unsere Kameraden, die wir in unseren Herzen tragen, erlaube man uns ein Lächeln, wenn wir schon jetzt vom Problem des geteilten Deutschland reden hören.

Wenn das deutsche Volk nicht wußte, was in den Konzentrationslagern vorging, dann deshalb, weil es nichts wissen wollte, denn es war zwangsläufig unterrichtet, sei es durch die Soldaten, die gleichzeitig mit der SS unsere Aufseher waren, sei es durch die Zivilarbeiter, die uns bei der Arbeit kommandierten und die passive Zeugen der Massaker waren, für die wir bestimmt waren.

Wenn wir auch unter der Zivilbevölkerung oder den Militärs einige Beispiele der Menschlichkeit gefunden haben, so sind sie nicht zahlreich genug, um das Ausmaß an Leid aufzuwiegen, das uns zugefügt wurde.

Wir waren in der Schule des Hasses; wenn wir ihn nun einem ganzen Volk entgegenbringen, geschieht das, weil dieses Volk zu feige und zu unterwürfig gehandelt hat, weil es – aus Angst oder aus Raffsucht – der gemeine Komplize dieser Bande von Verbrechern war, die es sich selbst zu seinen Führern erwählt hatte.

Die Unschuldsbeteuerungen, die »*mea culpa*«, die Glaubensbekenntnisse, die jetzt in Deutschland laut werden, können niemals das Klagen unserer Brüder übertönen, das noch in unseren Ohren klingt.

Die Sühnekapellen, die man in Dachau oder anderswo errichten wird, werden uns unsere Freunde nicht zurückbringen. Wir kennen sie jetzt besser als alle anderen, die deutsche Spielart.

Wir werden erst an jenem Tag wirklich versöhnt sein, an dem wir wissen, daß die Verantwortlichen mitsamt unseren Folterknechten bestraft wurden. Wir fordern, daß diese Lager, wo wir 9000 von uns zurückgelassen haben, von diesen Mördern und ihren Komplizen besiedelt werden, daß sie dort erleben, was wir erlebt haben, und daß dort genauso viele verrecken, wie von unseren Brüdern umkamen.

Wenn es eine Gerechtigkeit gibt – noch wollen wir nicht daran zweifeln – soll das Recht des »Auge um Auge, Zahn um Zahn« angewandt werden, sachlich, emotionslos, aber mit aller Strenge.

Hören wir auf die Stimme unserer Toten, die nach Rache schreien.

Bernard Aldebert

(1946)

GUSEN II

Gusen II: baigne des baignes, enfer des enfers, le camp de la mort, le camp du meurtre, le camp du suicide, le camp de la folie. Où êtes-vous, tous mes camarades qui êtes entrés, un matin d'avril 1944, dans ce camp ouvert pour nous, et vous autres qui êtes venus, en incessants renforts combler les vides, renforcer nos rangs?

Gusen II: le camp dont on ne parlera pas parce qu'il était un camp d'extermination et que tous y sont morts ou presque.

Gusen II, dont le nom seul faisait trembler ceux de Gusen I, ce camp qui passa pour être le plus terrible des kommandos sous la tutelle de Mauthausen.

Gusen II et sa monstrueuse usine souterraine.

Gusen II, après Buchenwald, après Mauthausen, après Gusen I, c'est la fin de la voie sur la ligne de la grande aventure, c'est le buttoir après lequel il n'y a plus rien: que la nuit, que la peur, que la mort.

On ne revient pas en arrière, on ne va pas de Gusen II à Gusen I ou à Mauthausen.

Ici, nous sommes tous bons pour la casse. Il n'y a qu'une porte de sortie: la grande, celle qui passe par la cheminée.

Le camp, à son ouverture, comptait quatre Blocks; quelques mois après il en avait dix-neuf. Les baraques sont beaucoup plus grandes que dans tous les autres camps ou nous avons passé. Dans sa forme définitive, le camp a une population beaucoup plus forte que celle de Gusen I.

Une cinquantaine de milliers d'hommes sont morts dans ce camp ou dans la montagne où ils creusèrent vingt-huit kilomètres de galeries.

GUSEN II

Gusen II: Das schlimmste aller Straflager, die Hölle aller Höllen, das Lager des Todes, das Lager des Mordes, das Lager des Selbstmords, das Lager des Wahnsinns. Wo seid ihr, Kameraden, die ihr mit mir an jenem Morgen im April 1944 hier eingeliefert wurdet, wo seid ihr, ihr anderen, die ihr nachgekommen seid, die Lücken in unseren Reihen immer wieder aufzufüllen?

Gusen II: Das Lager, von dem man nicht sprechen wird, weil es ein Vernichtungslager war, und weil dort alle umkamen, beinahe alle.

Gusen II, dessen Name allein genügte, alle Häftlinge von Gusen I erzittern zu lassen, dieses Lager, das von allen Kommandos unter der Verwaltung von Mauthausen als das schlimmste bekannt war.

Gusen II und seine ungeheure, unterirdische Fabrik.

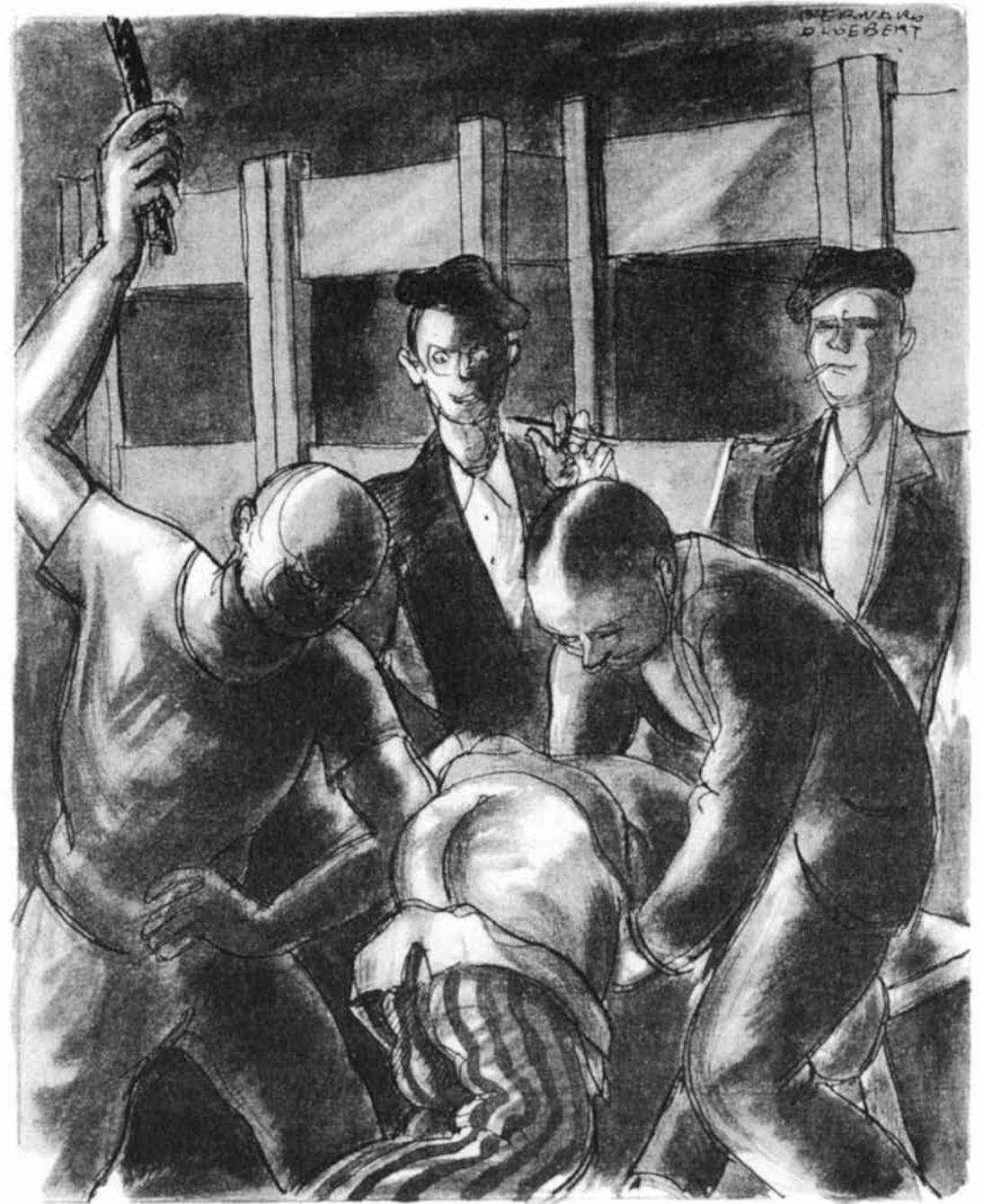
Gusen II: Nach Buchenwald, nach Mauthausen, nach Gusen I ist das nun das Ende der Geleise auf unserer Erlebnisfahrt, die Endstation, auf die nichts mehr folgt als Nacht, Angst und Tod.

Es gibt kein Zurück, man kommt von Gusen II nicht nach Gusen I oder nach Mauthausen.

Hier sind wir alle nur mehr Abfall. Es gibt nur einen Ausgang: den großen, den, der durch den Schornstein führt.

Das Lager zählte bei seiner Eröffnung vier Blocks; einige Monate später waren es neunzehn. Die Baracken sind sehr viel größer als in den anderen Lagern, die wir durchlaufen haben. In der Endphase waren in diesem Lager mehr Menschen als in Gusen I.

An die fünfzigtausend Menschen starben in diesem Lager oder in dem Berg, in dem sie achtundzwanzig Kilometer Stollen gruben.



GUSEN II: LES COUPS SUR LE CUL

Notre chef de Block est un bandit allemand, mais un bandit à part, dont le visage immuable cache une froide cruauté. Ce gentleman du crime, toujours très correctement vêtu, fait fréquemment de courtes promenades dans sa baraque. Il n'a l'air de rien voir, mais il voit tout. Le nombre de ses victimes est choisi d'avance: il veut s'entretenir la main. Il frappe les hommes avec acharnement, mais sans passion. Il fait cela un peu comme de la culture physique.

C'est à Gusen I qu'il a gagné les lettres de créance qui lui valent l'honneur d'être dans notre camp d'extermination.

Quand il appelle une victime devant lui, le malheureux tremble de tout son corps. Il doit être au garde-à-vous; un coup de schlague rectifie vite l'attitude des mains qui veulent instinctivement protéger la figure.

Le coup de poing part, terrible, comme un éclair, sous le menton; presque simultanément, il est suivi d'un coup de pied sur le tibia ou dans le bas-ventre.

La coutume veut que la victime s'abatte comme une masse. Malheur à celui qui résiste, qui encaisse sans faiblir. Il s'acharnera sur lui en le frappant à coups de tabouret jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une loque sanglante, que les râles remplacent les cris.

S'il est fatigué de frapper, il passe la matraque à Sachka, un géant letton qui s'est fait une »popularité« par sa force et sa brutalité.

Ce géant est un des hommes les plus forts que j'ai connu. Quand il tient une victime, il l'écrase. Je l'ai vu prendre un homme dans ses mains, le soulever au-dessus de sa tête et l'assommer par terre.

C'est lui qui est souvent l'exécuteur de ces »coups sur le cul«, cette torture fort en honneur à Gusen II, qui va par fraction de dix, vingt-cinq, cinquante ou cent coups qui sont distribués à tous propos.

GUSEN II: DIE SCHLÄGE AUF DEN ARSCH

Unser Blockältester ist ein deutscher Bandit, aber ein Bandit der besonderen Art, dessen unbewegliches Gesicht eine kalte Grausamkeit birgt. Dieser Gentleman des Verbrechens, immer sehr korrekt gekleidet, spaziert häufig durch seine Baracke. Es sieht so aus, als ob er nichts wahrnehme, aber er sieht alles. Die Zahl seiner Opfer ist im voraus bestimmt: Er will nicht aus der Übung kommen. Er schlägt die Männer mit Verbissenheit, aber völlig teilnahmslos. Er macht das ein wenig wie eine Gymnastikübung.

Er hat sich in Gusen I so bewährt, daß man ihn unseres Vernichtungslagers für würdig befand.

Wenn er ein Opfer zu sich ruft, zittert der Unglückliche am ganzen Leib. Er muß strammstehen: Der erste Schlag mit dem Prügel sorgt dafür, daß die Hände, die instinktiv das Gesicht schützen wollen, korrekt liegen.

Ein Fausthieb, gewaltig, wie ein Blitz, trifft das Kinn; beinahe gleichzeitig folgt ein Fußtritt gegen das Schienbein oder in den Unterleib.

Das Opfer sollte dann wie ein formloser Klumpen zusammenbrechen. Schlimm wird es für den, der Widerstand bietet, der die Schläge einsteckt, ohne zu wanken. Er stürzt sich auf ihn, schlägt mit einem Schemel verbissen auf ihn ein, bis er nur noch ein blutiges Bündel ist, bis daß die Schreie einem schwachen Röcheln weichen.

Wenn er sich müdegeschlagen hat, gibt er den Knüppel an Saschka weiter, einen riesigen Letten, der dank seiner Kraft und Brutalität »Berühmtheit« erlangt hat.

Dieser Riese ist einer der stärksten Männer, die ich jemals kennengelernt habe. Wenn er ein Opfer nur hält, zerdrückt er es bereits. Ich habe gesehen, wie er einen Mann ergriff, ihn über den Kopf stemmte und dann zu Boden schmetterte.

Meistens ist er es, der die »Schläge auf den Arsch« austeilt, diese in Gusen II äußerst beliebte Tortur, bestehend aus jeweils zehn, fünfundzwanzig, fünfzig oder hundert Schlägen, die bei jeder erdenklichen Gelegenheit ausgeteilt werden.



La terreur n° 2 du Block est le Blockfriseur, le chef des coiffeurs. C'est un »vert« polonais. Il a un nom de petite fille, Yanouch. Il frappe avec la même froideur que le chef de Block, par souci de se donner du mouvement, par distraction, parce que dans un camp d'extermination, tout le monde doit frapper. Son ami est Maryan; celui-ci n'est pas un brutal: sa féminité se trouble à la vue du sang, il a un visage gras de poupée pâle.

Le couple Yanouch-Maryan est le plus uni du camp, un exemple.

La terreur n° 3 est un Espagnol du nom de Thomas. C'est un athlète, il est l'ami et le protégé du chef de Block. Il est chef de chambre.

Il a tué quelques centaines de ses compatriotes à la douche froide, à Gusen I. Ses colères sont terribles. Il se sert très peu de la matraque; tout au pied.

C'est lui qui achève les moribonds dans le Block; il fait ça, simplement, parce que ça l'exaspère d'entendre râler. A part cela, c'est un charmant garçon qui, très romantique, songe souvent à une fiancée qui l'attend en Espagne. Un poète.

Le chef des Stubedienst est une grande folle, toute boutonneuse de vice, un Polonais politique celui-là, un autre protégé du chef de Block, une vieille liaison qui date de Gusen I.

A cette racaille, il faut ajouter celle des Oberkapos. Joseph l'étrangleur des Juifs et des autres. Kranek, le politique polonais, qui se dit officier, qui joue du violon et qui a toute la confiance des S.S. Félix, le maquereau, qui conserve ici des allures de danseur mondain. Et puis il y a tout le menu fretin, Kapos, sous-Kapos, Stubedienst, une foule de crapules à triangles verts ou rouges, Allemands ou Polonais qui volent, qui martyrisent, qui tuent.

Der Schrecken Nummer 2 des Blocks ist der Blockfriseur, der Chef der Friseure. Er ist ein »grüner« Pole. Er trägt den Namen eines kleinen Mädchens, Yanouch. Er schlägt mit derselben Kaltblütigkeit wie der Blockälteste, um sich Bewegung zu verschaffen, um sich zu zerstreuen, weil in einem Konzentrationslager einfach jeder schlagen muß. Sein Freund heißt Maryan; er ist keiner von den Brutalen, seine Weiblichkeit erträgt den Anblick von Blut nicht. Er hat ein fettes, blasses Puppengesicht.

Yanouch und Maryan sind das unzertrennlichste Paar des Lagers, beispielhaft.

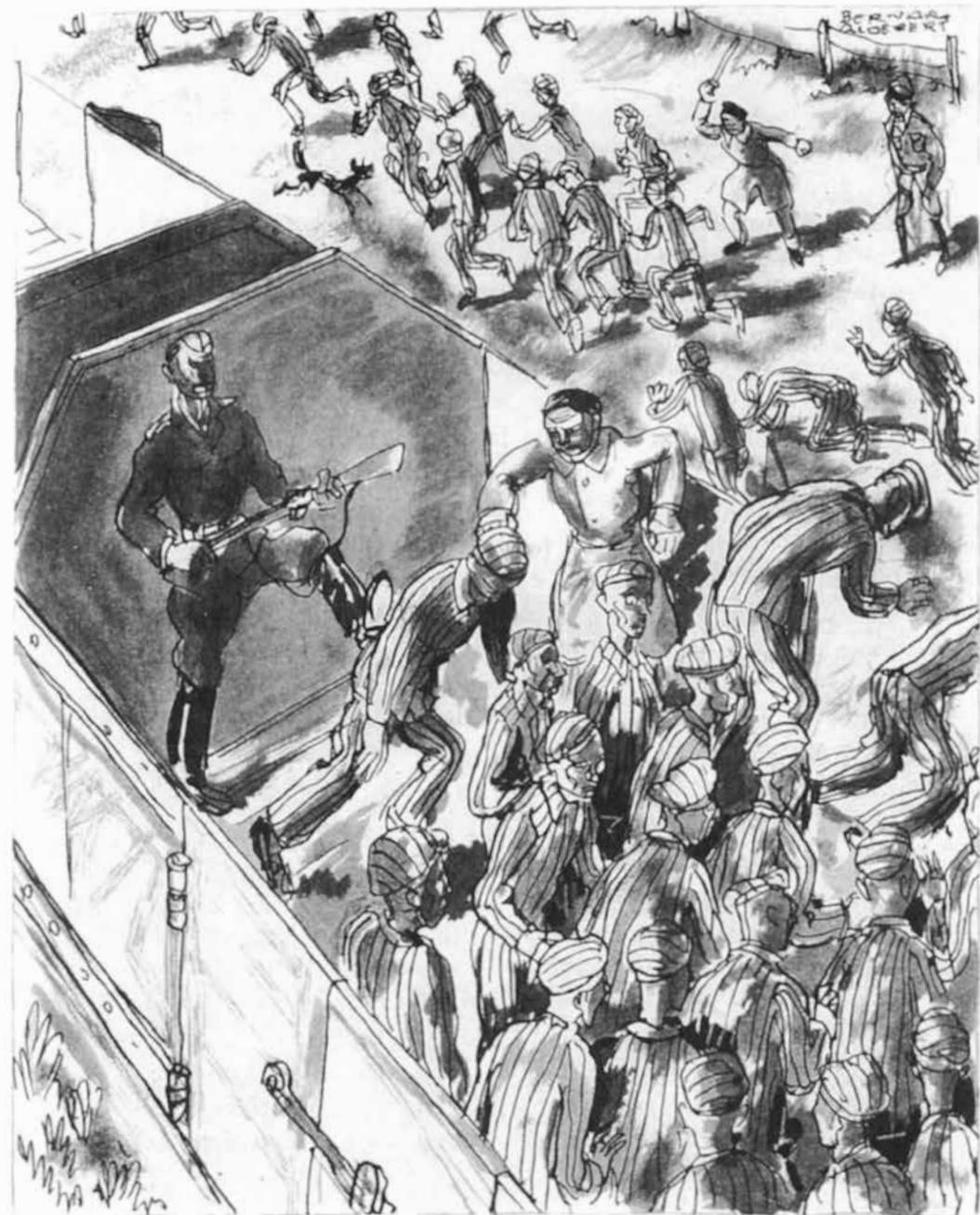
Der Schrecken Nummer 3 ist ein Spanier namens Thomas. Er ist ein Athlet, Freund und Schützling des Blockchefs, er ist Stubenältester.

Er hat in Gusen I einige Hunderte seiner Landsleute mit der »kalten Dusche« umgebracht. Seine Wutanfälle sind schrecklich. Er bedient sich selten des Schlagstocks, macht alles mit dem Fuß.

Er ist es, der die Todkranken im Block erledigt; er macht das ganz einfach deshalb, weil ihm ihr Röcheln auf die Nerven geht. Abgesehen davon ist er aber ein netter Kerl, sehr romantisch, träumt oft von seiner Verlobten, die in Spanien auf ihn wartet. Ein Poet.

Der Chef des Stubendienstes ist eine verrückte Tunte, der die Lasterhaftigkeit wie Aussatz im Gesicht geschrieben steht, ein politischer Pole, ein weiterer Schützling des Blockältesten, eine alte Liebschaft, die noch von Gusen I herührt.

Diesem Geschmeiß muß man noch die Oberkapos hinzufügen. Josef, der Würger der Juden und aller anderen. Kranek, der politische Pole, der behauptet, Offizier zu sein, der Violine spielt und das Vertrauen der SS gewonnen hat. Felix, der Zuhälter, der sich hier das Auftreten eines mondänen Tänzers bewahrt, und schließlich noch das ganze Fußvolk, Kapos, Unterkapos, Stubendienst, ein Haufen Schurken mit grünen oder roten Dreiecken, Deutsche oder Polen, die stehlen, foltern, töten.



GUSEN II:
TRANSPORT DES KOMMANDOS AU TRAVAIL

Nous sortons du camp, au pas, alors que les Kapos rythment notre marche scandée du rituel »Links, zwei, drei, vier, links, zwei ... «

Les S.S. nous attendent dehors, le fusil ou la mitraillette à la main. Nous éprouvons un malaise à retrouver ces autres gueules de bandits.

Immédiatement, ils nous talonnent en hurlant; ils lancent sur nous leurs chiens.

C'est la course épuisante sur la route, à travers des voies où les hommes tombent, roulent. Les coups pleuvent sur les corps étendus, des hommes saignent de la bouche, des yeux, des oreilles.

Un train, aux wagons à plate-forme, nous attend. Dans leur affolement, les hommes s'agrippent les uns aux autres, se montent dessus, se piétinent sans parvenir à grimper. Ils n'ont de regards que pour ces chiens, bêtes féroces déchaînées, qui plantent leurs crocs, avec des grognements rageurs, dans les membres emmêlés.

Quand le train roule, les S.S., avec des airs dégoûtés, repoussent ceux que les cahots font rapprocher d'eux.

Nous apercevons au passage la nature qui nous offre un exubérant spectacle, des prairies toutes bruissantes d'insectes, étincelantes de fleurs. Toute cette vie qui monte de cette terre si près de la nôtre, est une provocation; elle semble fertilisée par le sang de nos morts.

Il y a des coquelicots, des fleurs de France, une chose à nous. Tout près du camp, il y a une ferme au toit couvert de chaume, un tas de fumier près de la porte, des gosses qui jouent dans la cour. Des gens vivent là, si près de nous. Une vie qui continue dans sa simplicité éternelle, tout près de l'enfer.

La locomotive haletante emporte sa cargaison de bagnards silencieux. Au passage, les herbes hautes de la voie ont des froissements de jupes de femmes.

GUSEN II:
TRANSPORT DER ARBEITSKOMMANDOS

Wir verlassen das Lager im Schritt, wobei das rhythmische »Links, zwei, drei, vier, links, zwei ...« der Kapos unseren Marsch in Gleichschritt bringt.

Die SS-Männer erwarten uns draußen, das Gewehr oder die Maschinenpistole in der Hand. Es bereitet uns Unbehagen, diese Verbrechervisagen wiederzusehen.

Sofort treiben sie uns brüllend an; sie hetzen ihre Hunde auf uns.

Wir laufen bis zur Erschöpfung die Straße entlang, über Geleise, wo Männer stürzen, sich überschlagen. Es hagelt Schläge auf die hingestreckten Körper, Blut fließt aus Mündern, Augen und Ohren.

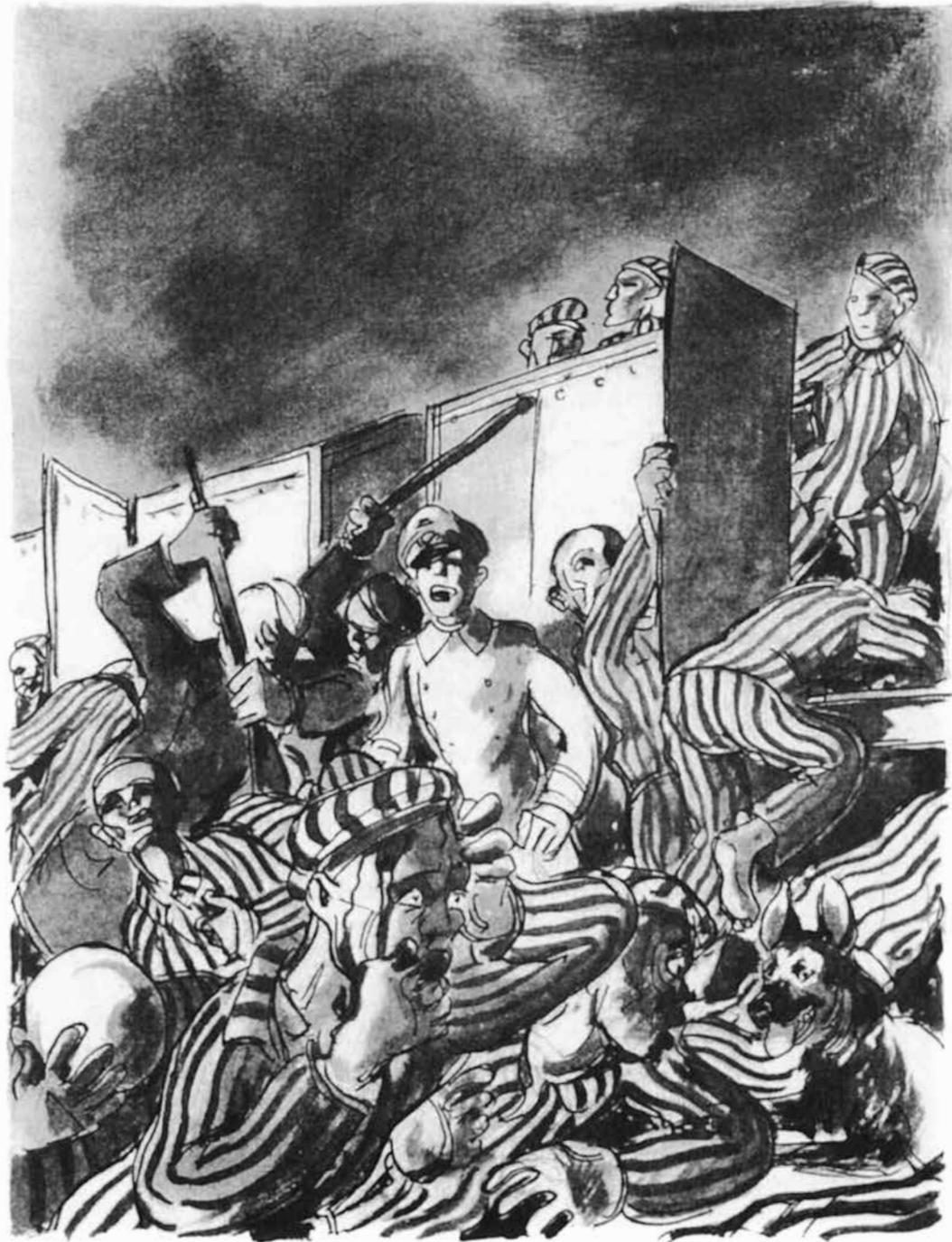
Ein Zug mit offenen Güterwaggons wartet auf uns. Die Männer klammern sich verwirrt aneinander, steigen aufeinander, treten einander, aber es gelingt ihnen nicht, hochzuklettern. Sie sehen nur die Hunde, wilde, entfesselte Bestien, die ihre Fänge mit zornigem Knurren in die durcheinander geratenen Glieder graben.

Als der Zug endlich fährt, stoßen die SS-Leute mit angewidelter Miene alle zurück, die durch die Stöße des Zuges zu nahe an sie herangekommen sind.

Im Vorbeifahren nehmen wir die Natur wahr, die sich uns in ihrer ganzen Üppigkeit zeigt, Wiesen, erfüllt vom Summen der Insekten, Blumen, die in der Sonne funkeln. Alles Leben, das sich auf dieser Erde regt, die unserer Heimat doch so nahe ist, ist ein Hohn; die Erde scheint befruchtet vom Blut unserer Toten.

Wir sehen Mohnblumen, die Blumen Frankreichs, etwas, das uns gehört. Ganz in der Nähe des Lagers steht ein strohgedecktes Bauernhaus, ein Misthaufen in der Nähe der Eingangstür, im Hof spielen Kinder. Menschen leben hier, ganz in unserer Nähe. Ein Leben, das in ewigem Gleichklang weitergeht, so nahe der Hölle.

Die schnaufende Lokomotive zieht ihre schweigsame Häftlingsfracht. Beim Vorbeifahren knistern die hohen Gräser am Bahndamm wie die Röcke einer Frau.



GUSEN II: LE DEBARQUEMENT

Le débarquement donne lieu à de nouvelles scènes de brutalité, semblables à celles qui marquèrent le départ.

Les wagons sont très hauts, nous devons nous jeter dans un fossé qui se creuse très profondément en contre-bas. Les chiens sont encore là, plus vite descendus que nous; ils nous attendent avec des gémissements de plaisir.

Parmi les ronces, les fils de fer, les pierres où les hommes s'affolent, les chiens, les S.S. et les Kapos s'en donnent à cœur joie.

La panique est telle que les hommes en oublient le nom de leur Kommando. On croit voir courir des hommes sans tête.

Dans ce chemin, que nous empruntons chaque jour, qui mène du débarcadère au chantier, nous marquons souvent un long temps d'arrêt. Emprisonnés entre les jardins que défendent les barbelés, nous avons des regards de convoitise pour toutes ces choses qui poussent et qui nous sont défendues. Toute la gamme des verts s'étale dans une cruelle parade, pour nous faire saliver d'envie.

Rongés par le manque de vitamines, nous sentons l'appel instinctif de tout notre être pour tout ce qui pousse, qui vit.

Nous voudrions nous vautrer dans ces carrés de salades, les dévorer jusqu'à la racine. Dans le chemin, souvent en courant, nous saisissons au passage quelques rares pissenlits. Ils sont sales, souillés par les milliers de pieds qui les ont piétinés. Nous y trouvons quand même la saveur de la vie.

Pendant ce temps, nos Kapos, bien nourris, ne souffrent pas des mêmes tourments que nous; ils ont des contemplations plus idylliques; leurs regards vont vers les maisons proches où des »Gretchen« plantureuses minaudent, en leur adressant des sourires.

GUSEN II: DAS ENTLADEN

Das Entladen gibt neuerlich Anlaß zu brutalen Szenen, ähnlich denen bei der Abfahrt.

Die Waggonen sind sehr hoch, wir müssen in einen Graben springen, der sich tief unterhalb des Bahndamms erstreckt. Die Hunde sind bereits da, sie sind schneller ausgestiegen als wir; sie erwarten uns bereits mit einem lustvollen Stöhnen.

Zwischen den Dornen, Eisendrähten, Steinen, Hunden geraten die Männer völlig durcheinander, die SSler und die Kapos legen noch ein Schaufchen zu.

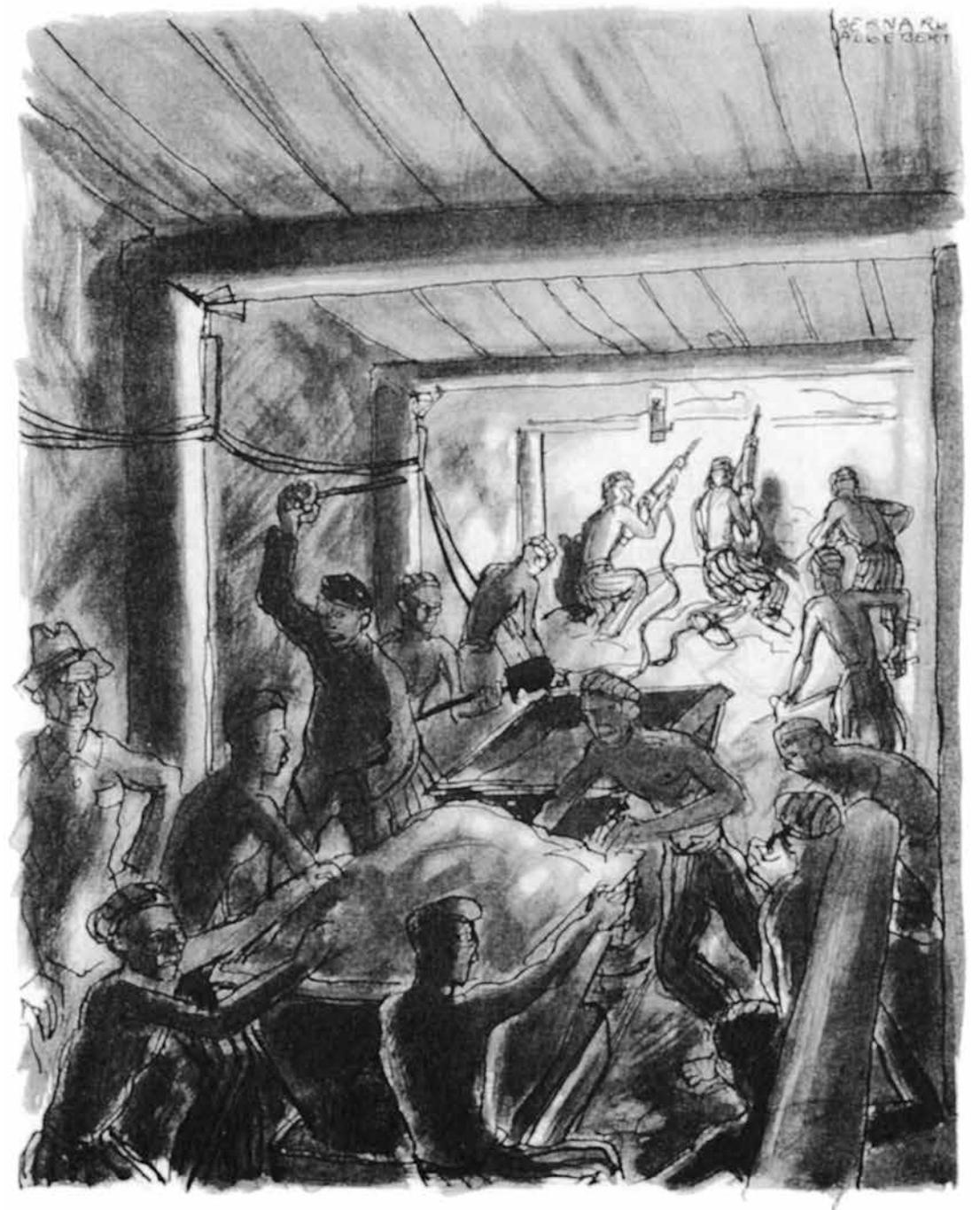
Die Panik ist so groß, daß einige Männer sogar den Namen ihres Kommandos vergessen. Man glaubt, Menschen ohne Kopf herumlaufen zu sehen.

Auf diesem Weg, den wir Tag für Tag einschlagen, der von der Entladestelle zur Baustelle führt, bleiben wir oft lange an einer Stelle stehen. Gefangen zwischen Gärten, von Stacheldraht umzäunt, werfen wir begehrlische Blicke auf all diese Dinge, die dort wachsen und die uns verwehrt sind. Eine ganze Farbpalette von Grüntönen liegt grausam ausgebreitet und läßt uns vor Verlangen das Wasser im Mund zusammenlaufen.

Vom Vitaminmangel angegriffen, fühlen wir ganz instinktiv, wie unser ganzes Wesen nach allem schreit, was wächst, was lebt.

Wir würden uns am liebsten in diesen Salatbeeten wälzen, die Stauden bis auf die Wurzeln verschlingen. Auf diesem Weg, meistens im Laufschrift, reißen wir manchmal im Vorbeigehen ein paar kümmerliche Löwenzahnblätter ab. Sie sind schmutzig, besudelt von Tausenden von Füßen, die sie niedergetrampelt haben. Und dennoch finden wir darin den süßen Geschmack des Lebens.

Zur selben Zeit leiden unsere Kapos ganz andere Qualen als wir; ihnen gehen romantischere Gedanken im Kopf um; ihre Blicke richten sich auf die nahegelegenen Häuser, aus denen ihnen dralle Gretchen¹ verschämt und verführerisch zulächeln.



GUSEN II: AU TUNNEL

La vie au tunnel est sans cesse plus terrible; à mesure que les galeries se creusent plus profondément dans la montagne, le travail est plus pénible, plus malsain. Le sol est encombré de matériaux de toutes sortes, poutres de bois ou de fer, échafaudages sous lesquels il faut passer en rampant.

Pendant un long temps, je suis aux wagonnets et à la pelle. Je suis derrière les »Bora«, les marteaux-piqueurs; ce sont des Allemands ou des Polonais que l'appât d'une ridicule prime de travail déchaîne.

Le sable, ce sable intarissable, coule de la montagne comme un torrent, il envahit tout; un moment d'arrêt dans le pelletage, c'est l'amoncellement. Il y a parfois trois, quatre marteaux pneumatiques qui fouillent avec rage dans la chair étincelante de la montagne.

Je suis souvent le seul Français de la galerie.

Le vacarme est assourdissant; c'est à peine si j'entends mes voisins qui sont avec moi à la pelle et qui me harcèlent lâchement: »Schnell, Franzose.«

Le Kapo, vautré dans un coin, mange ou fume. Il me surveille sournoisement du coin de l'oeil. Il me fait parfois voir la trique qu'il tient en permanence près de lui. Soudain, il bondit; d'un coup de pied il m'envoie rouler à terre et se saisissant de ma pelle, il me fait une courte démonstration.

Ruisselant de sueur, le souffle coupé, il va reprendre sa place.

Des civils viennent parfois, ils jettent un rapide coup d'oeil et s'en vont. Ils n'ont pas grand'chose à dire. Tout va bien! ...

Les wagonnets pleins, il faut aller les vider. Je fais partie de l'équipe qui, à deux ou à trois, doit aller les pousser jusqu'à l'extérieur.

Cette corvée est une de celles que je redoute le plus.

GUSEN II: IM TUNNEL

Das Leben in den Tunneln wird immer schrecklicher; je tiefer sich die Stollen in den Berg hineingraben, desto mühsamer und gesundheitsschädigender wird die Arbeit. Das Erdreich ist durchsetzt mit Materialien aller Art, Holzbalken, Eisenstangen, Gerüsten, unter denen wir hindurchkriechen müssen.

Lange Zeit arbeite ich beim Loren- und Schaufelkommando. Ich bin hinter den Bohrern, den Männern mit den Preßlufthammern; das sind Deutsche oder Polen, die die Zusage einer lächerlichen Arbeitsprämie anspricht.

Der Sand, dieser nie versiegende Sand, fließt aus dem Berg wie ein Sturzbach, er überschwemmt alles; wenn man nur einen Moment zu schaufeln aufhört, bildet sich sofort ein Haufen. Manchmal sind es drei oder vier Preßluftämmer gleichzeitig, die sich wutentbrannt ins funkensprühende Fleisch des Berges wühlen.

In diesem Stollen bin ich oft der einzige Franzose.

Der Lärm ist ohrenbetäubend; ich verstehe kaum meine Nachbarn, die mit mir beim Schaufelkommando sind und die mich feige quälen: »Schnell, Franzose!«

Der Kapo, in einer Ecke lümmelnd, raucht oder ißt. Er beobachtet mich hinterhältig aus dem Augenwinkel. Manchmal zeigt er mir den Prügel, den er ständig mit sich trägt. Plötzlich schnellt er hoch; mit einem Fußtritt streckt er mich zu Boden, ergreift meine Schaufel und führt mir kurz vor, was er unter Arbeiten versteht.

Schweißüberströmt und außer Atem, nimmt er seinen Platz wieder ein.

Manchmal kommen Zivilarbeiter, sie schauen sich kurz um und gehen wieder. Sie haben nicht viel auszusetzen. Alles ist in Ordnung! ...

Wenn die Loren voll sind, müssen wir sie ausleeren gehen. Ich gehöre zur Mannschaft, die, zu zweit oder zu dritt, die Loren hinausschieben muß.

Diese Sklavenarbeit ist eine von denen, die ich am meisten fürchte.



Bernard Jean Aldebert wurde 1909 in Sainte Etienne in Frankreich geboren, studierte an der Kunstakademie und arbeitete als Cartoonist für die Zeitschrift »Ric et Rac«. 1939 gründete er in Lyon die Zeitschrift »La Dent de Lyon«. 1943 glaubte die Gestapo, in einer Figur aus »Ric et Rac« eine Karikatur Hitlers zu erkennen, Aldebert wurde am 15. November 1943 verhaftet, nach Compiègne deportiert, von dort nach Buchenwald, Mauthausen, Gusen I und schließlich Gusen II geschickt. Erst am 22. August 1945 kehrte er wieder nach Frankreich heim, wo er sogleich seine Erfahrungen aufzeichnete. Der »Kreuzweg in 50 Stationen« erschien bereits 1946 im Verlag Fayard.

Nach seiner Rückkehr nach Paris übersiedelt, arbeitete Aldebert für verschiedene Zeitschriften, darunter »Ici-Paris«, »France-Dimanche«, »Jours de France«, etc. Er war Mitglied der »Académie Rabelais« und veröffentlichte zahlreiche Cartoon-Alben. Bernard Aldebert verstarb am 27. April 1974.

Bernard Jean Aldebert est né en France à St. Etienne en 1909. Il a poursuivi ses études à l'académie des Beaux Arts et il a travaillé en tant que caricaturiste pour le magazine »Ric et Rac«. En 1939 il a créé le magazine »La Dent de Lyon« à Lyon. En 1943 la Gestapo a cru reconnaître une caricature d'Hitler dans un des personnages du magazine »Ric et Rac«, à la suite de quoi Bernard Aldebert a été emprisonné le 15 novembre 1943, et déporté tout d'abord à Compiègne puis transféré aux camps concentrationnaires de Buchenwald, Mauthausen, Gusen I et Gusen II. Ce n'est que le 22 août 1945 qu'il est revenu en France où il a rédigé ses mémoires. Son livre »Chemin de Croix en 50 Stations« est paru dès 1946 aux éditions Fayard.

A son retour en France, Bernard Aldebert s'est installé à Paris où il a travaillé pour divers magazines comme »Ici-Paris«, »France-Dimanche«, »Jours de France«, etc. Il a été membre de l'Académie Rabelais et il a publié de nombreuses albums de bandes dessinées. Bernard Aldebert est décédé le 27 avril 1974.

Elisabeth Hölzl, 1971 in Linz (Oberösterreich) geboren, studierte an der Universität Salzburg Romanistik und Deutsche Philologie. Derzeit ist sie als Lektorin an der Universität Michel de Montaigne in Bordeaux tätig.

1996: Würdigungspreis des Bundesministers für Wissenschaft, Verkehr und Kunst.

Elisabeth Hölzl est née à Linz (Haute-Autriche) en 1971. Elle a poursuivi ses études d'allemand et de français à l'université de Salzburg. Actuellement, elle enseigne à l'université Michel de Montaigne à Bordeaux.

1996: prix du ministère des sciences d'Autriche pour ses recherches

Verlag Bibliothek der Provinz

Verlag für Literatur, Kunst, Wissenschaft und Musikalien